

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

TENIR, C'EST VAINCRE

Il faut que nos soldats se persuadent de l'intérêt passionné avec lequel la nation suit leurs efforts et de la grandeur des résultats qu'ils obtiennent par leur héroïque ténacité.

Sur ces territoires anonymes de la frontière belge et de la frontière ardennaise, ils se couvrent d'une gloire immortelle puisqu'ils sauvent, à la fois, la France et la civilisation.

En tenant bon derrière une haie, derrière une tranchée, en fonçant désespérément sur l'ennemi, en s'attachant à comprendre et à exécuter la pensée de leurs chefs, en lisant leur devoir dans les yeux de leurs officiers, ils réalisent la plus grande et la plus noble des histoires — une histoire auprès de laquelle les plus célèbres épopées pâliront.

Ceux qui tombent, si jeunes, meurent comme Jeanne d'Arc : la brièveté de leur vie est le rachat d'une longue vie pour la patrie. La guerre de Cent ans a connu bien d'autres souffrances et bien d'autres héros anonymes ; mais, à la fin, tous les sacrifices ont été payés : car la France a survécu et elle a rempli le monde de sa gloire et de son rayonnement.

Cette fois, il ne s'agit plus de cent ans, il s'agit de quelques jours, de quelques semaines au plus ; car, nous touchons au but.

Les couronnes de la gloire seront décernées par l'histoire ; mais il est une récompense plus immédiate : c'est le succès ; encore un effort, et nous le tenons.

Pour tout homme capable d'envisager l'ensemble des opérations, pour tout homme qui peut lever les yeux au-dessus de la motte de terre, au delà du coin de champ où il vit, une vue d'ensemble sur les faits de cette guerre est tout à fait rassurante. On se bat durement, certes, mais on se bat utilement.

Les deux Allemagnes sont assiégées à la fois par terre et par mer, à la fois à l'Est et à l'Ouest, à la fois au Sud et au Nord. Dans cette situation critique, l'Allemagne du Nord qui doit supporter le principal fardeau, a porté toutes ses forces contre la Belgique et contre la France. Nous avons l'honneur d'avoir reçu le grand choc, le choc prémédité où elle court, de parti pris, son unique chance. Leur ministre des affaires étrangères l'a dit à l'ambassadeur d'Angleterre : « Le prompt succès de la campagne de Belgique est, pour l'Allemagne, une question de vie ou de mort ».

En s'efforçant de nous accabler sous le

nombre, elle a donc joué sa partie à fond : si elle perd cette partie, tout est perdu pour elle.

Le ministre de la guerre anglais, lord Kitchener, a parfaitement expliqué cela : tandis que l'Allemagne ayant donné du premier coup, avec toutes ses forces, ne peut que voir celles-ci aller en diminuant, les alliés verront les leurs s'accroître de jour en jour. L'Angleterre va multiplier par dix ses troupes déjà engagées ; la Russie n'est qu'au début de sa mobilisation ; elle disposera bientôt d'effectifs trois ou quatre fois plus nombreux que ceux qui sont déjà au plein cœur de l'Allemagne. Et, derrière, les forces des puissances alliées grandiront encore et se multiplieront sans cesse. En outre, la maîtrise de la mer, assurée aux flottes anglaises, prendra l'Allemagne par la famine. Déjà les foules crient misère et assiègent les magasins ; les familles sont rationnées.

Donc, les troupes françaises ont eu, après les troupes belges et avec le concours des Anglais, à supporter le premier choc. Par un miracle d'héroïsme, elles ont tenu sur toute la ligne. Maintenant, les troupes fraîches arrivent : et le combat va reprendre avec des chances de plus en plus grandes de succès. Les armées allemandes sont épuisées de l'effort immense qu'on leur a demandé et des pertes qu'elles ont faites. Peuvent-elles compter sur du renfort ? Non.

Car, voilà le fait décisif : les Russes ont envahi la Prusse orientale et occidentale ; ils ont battu à plate couture les seuls corps allemands qui pouvaient leur être opposés : en ce moment, ils franchissent la Vistule et leurs deux armées convergentes, l'une venant par Thorn et l'autre par Posen, marchent sur Berlin, précédées de l'immense cavalerie cosaque : c'est un torrent irrésistible.

Tenons quinze jours, et les armées russes auront couvert l'Allemagne orientale et seront aux portes de Berlin.

Et alors, c'en est fait de l'Allemagne !

Encore une fois, l'Allemagne, de son propre aveu, n'avait qu'une carte : elle la joue, en Belgique et sur la frontière du Nord de la France.

Que le plus modeste de nos officiers, que le plus humble de nos soldats ait sans cesse présent à l'esprit ce résumé tout simple de la grande guerre à laquelle il prend part : *chaque minute gagnée est une victoire.*

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

SITUATION MILITAIRE

(29 août.)

En France, la situation est restée la même et nos armées arrêtent les efforts des Allemands.

En Prusse orientale, les Russes ont investi Königsberg, pris Allenstein et poussé des avant-gardes sur la Vistule.

En Galicie, les premiers combats se sont transformés en une grande bataille sur un front de près de 300 kilomètres.

Au large d'Heligoland, des croiseurs anglais ont coulé trois croiseurs allemands.

NOTRE TRÉSOR DE GUERRE

Les décrets des 2 et 13 août 1914 ont ouvert 3 milliards 100 millions de crédits qui représentent, pour le premier mois de la mobilisation générale, une dépense de 100 millions par jour ; les frais de la guerre seront sans doute réduits notablement à partir du second mois ; ils s'élèveront cependant encore vraisemblablement à environ 25 millions par jour, soit, par chaque mois de guerre, une dépense de 700 à 800 millions.

Beaucoup se demandent au moyen de quelles ressources il sera possible de faire face à des dépenses aussi élevées.

On se rappelle encore à quelles discussions passionnées notre situation financière a donné lieu depuis un an : en 1914 400 millions de déficit pour le budget ordinaire, 600 millions à trouver pour les dépenses militaires extraordinaires ; et pour 1915 600 millions encore de ressources permanentes nouvelles à prévoir.

Des solutions diverses, plus ingénieuses les unes que les autres, avaient été proposées.

Tous ces projets ont été emportés dans la tourmente ; les ressources, procurées par les impôts, suffiront sans doute aux besoins ordinaires des services administratifs ; mais elles y suffiront tout juste.

Comment donc pourrions-nous faire face aux gigantesques dépenses exceptionnelles qui s'imposent à nous ?

Notre force réside dans le merveilleux instrument de crédit qu'est la Banque de France.

Le 31 juillet 1914, à la veille de la mobilisation générale, l'encaisse-or de la Banque de France atteignait 4 milliards 140 millions, alors que celle de la Banque de l'empire d'Allemagne ne s'élevait qu'à 1 milliard 700 millions.

Nous possédons, pour garantir la circulation de nos billets de banque, un fonds qui vaut près de deux fois et demi celui

dont dispose l'Allemagne. Mais la stabilité des billets ne dépend pas seulement du montant de l'encaisse métallique détenue par les banques d'émission; elle est influencée dans une plus large mesure peut-être par la balance des règlements de compte avec l'étranger. Or les 42 milliards de valeurs étrangères que nous détenons dans nos portefeuilles nous assurent, même pendant la guerre, des rentrées d'or considérables: les intérêts s'en élèvent à environ 2 milliards. Au lieu que l'Allemagne, dont les capitaux sont engagés surtout dans ses propres affaires, et qui pratique couramment le crédit à long terme, est assurée de ne pouvoir recouvrer les sommes énormes engagées à l'étranger sous forme de marchandises.

La Banque de France pourra donc, sans qu'il y ait lieu de craindre la dépréciation de ses billets, augmenter, dans une très large mesure, sa circulation pour faire à l'Etat les avances dont il aura besoin. Les précédents permettent d'affirmer que la circulation du papier peut atteindre, sans inconvénient, dans un pays qui jouit, au point de vue de la balance de ses règlements de compte avec l'étranger, des avantages que possède la France, au moins cinq fois le montant de l'encaisse-or de la banque d'émission. C'est à dire que nous pourrions pousser nos émissions de billets jusqu'à 20 milliards, sans risquer une dépréciation de notre papier, les seules avances de la Banque de France nous assurant ainsi des disponibilités pour environ un an de guerre.

On voit quel admirable trésor de guerre représente à tous égards pour nous la Banque de France, qui nous assure, dans un moment où la situation de nos finances publiques n'était pas facile, les plus abondantes ressources.

JEAN TANNERY.

UNE VILLE HÉROÏQUE

La petite place de Longwy, qui a capitulé le 27 août, après une résistance héroïque de vingt-quatre jours, n'en est pas à son premier siège. Elle se défendit vaillamment en 1870. En 1792, elle fut la première ville qui tomba au pouvoir des Prussiens.

Elle n'avait alors que peu de défenses et sa garnison ne comptait que 2.400 hommes. En vain attend-on des renforts: ce sont les Prussiens qui arrivent. Ils sont 7.000 et somment le commandant Laverne de rendre la place; il refuse, et le bombardement commence aussitôt.

Au bout de quinze heures, la population et les administrateurs affolés supplient Laverne de capituler; il s'y résigne, non sans avoir obtenu que la garnison recevrait les honneurs de la guerre (23 août 1792).

La nouvelle de cette capitulation parvint à Paris le 26 août et y causa une émotion profonde. L'Assemblée vota une première résolution établissant la peine de mort pour quiconque, dans une place assiégée, parlerait de se rendre, et une seconde — plus pratique — décrétant la levée de 30.000 hommes dans Paris et les départements voisins.

Les Prussiens, maîtres de Longwy, assiégèrent Thionville et marchèrent sur Verdun...

On sait que le canon de Valmy devait, moins d'un mois plus tard, arrêter leur mouvement et les refouler hors de France.

Ce BULLETIN est réservé à la zone des armées. Les correspondances doivent être adressées: « Cabinet du ministre de la guerre; bureau de la presse. »

NOUVELLES MILITAIRES

M. Millerand, au quartier général.

M. Millerand, ministre de la guerre, dès le premier jour de son entrée au ministère, s'est rendu au quartier général pour conférer avec le général Joffre.

M. Millerand est revenu à Paris très satisfait.

L'avance russe.

EN PRUSSE ORIENTALE

L'armée russe a investi complètement Königsberg et s'est emparée d'Allenstein; les troupes allemandes sont en retraite.

EN GALICIE

Les combats commencés le 26 août du côté de Lemberg se sont transformés en une bataille générale sur un front de plus de 300 kilomètres.

EN POLOGNE

A Pétrikof, les Russes ont mis complètement en déroute trois escadrons allemands et une compagnie cycliste.

Sur mer.

DEUX DESTROYERS

ET TROIS CROISEURS ALLEMANDS COULÉS

L'amirauté britannique communique le récit suivant d'un engagement de croiseurs anglais et allemands dans la mer du Nord, au cours duquel deux destroyers et trois croiseurs allemands ont été coulés.

Vendredi matin, une opération concertée a été tentée contre les Allemands dans la baie d'Heligoland, qui est presque à égale distance des embouchures de l'Elbe, du Weser et de l'Elbe.

De grosses forces de destroyers appuyées par des croiseurs légers et des croiseurs de combat, opérant en liaison avec des sous-marins, ont arrêté et attaqué les contre-torpilleurs et croiseurs allemands gardant les approches de la flotte allemande.

L'opération a été heureuse et fructueuse. Les destroyers anglais ont été fortement engagés avec les destroyers de l'ennemi. Tous les destroyers anglais sont à flot et reviennent en bon ordre.

Deux destroyers de l'ennemi ont été coulés et beaucoup sont endommagés.

Les croiseurs ennemis ont été attaqués par les croiseurs et croiseurs de bataille anglais. La première escadre de croiseurs légers a coulé le *Mainz*, n'éprouvant qu'un mince dommage. La première escadre de croiseurs de bataille a coulé un croiseur du type *Köln*; un autre disparut dans le brouillard, il était en feu et prêt à couler.

Tous les croiseurs allemands qui ont pris part à l'action sont hors de combat. L'escadre des croiseurs de bataille, bien qu'attaquée par des sous-marins et au moyen de mines flottantes, s'en tira avec succès et sans dommage. L'escadre légère n'a pas eu d'accidents.

Le croiseur de flottille *Amethyst* et le destroyer *Laerte* ont des avaries. Aucun autre navire n'a reçu d'avarie sérieuse. Les pertes anglaises en fait de vies humaines n'ont pas été lourdes.

Les officiers qui commandaient cette opération bien menée étaient les contre-amiraux Beatty, Moore et Christian et les commandores Keyes, Tyrwhitt et Goodenough.

Les deux croiseurs *Mainz* et *Köln*, détruits par l'escadre anglaise, ont été lancés en 1909: ils ont 4.350 tonnes de déplacement. Leur pont cuirassé a une épaisseur de 59 millimètres. Leur vitesse maximum atteint de 26 à 27 nœuds. Ils sont armés de

douze canons de 105 millimètres, de deux tubes lance-torpilles sous-marins. Leur équipage se compose de 13 officiers et de 347 hommes d'équipage.

Les troupes de l'Inde en France.

Lord Kitchener a annoncé à la Chambre des lords que des renforts seraient prochainement envoyés d'Angleterre et de l'Inde à destination de la France.

Lord Crewe, secrétaire d'Etat pour l'Inde, a déclaré que la vague d'enthousiasme et de loyalisme qui passe sur l'Inde est provoquée, pour une grande part, par le désir du peuple hindou de voir les soldats hindous combattre côte à côte avec l'armée anglaise pour repousser l'invasion du territoire des alliés.

D'autre part, un télégramme de Simla annonce que le maharajah de Mysore a offert une somme de 50 lakhs de roupies, soit près de 12.500.000 fr. pour les forces des Indes. Cette offre a été acceptée par le vice-roi. Le maharajah a aussi offert ses troupes que le vice-roi a promis d'appeler si la nécessité s'en fait sentir.

PAROLES FRANÇAISES

Je voudrais que la France résistât jusqu'à son dernier homme, jusqu'à son dernier rempart! Chacun de mes travaux, jusqu'à mon dernier jour, portera pour épigraphe: « Haine à la Prusse. Vengeance! Vengeance! »

PASTEUR.

(Lettre à son élève Raulin, 17 septembre 1870.)

LE TABLEAU D'HONNEUR

Citations à l'ordre de l'armée.

Sont cités à l'ordre de l'armée:

Le sous-lieutenant Viala, du 4^e bataillon de chasseurs, qui est tombé mortellement frappé le 20 août, au moment où, à la tête de sa section, il prononçait une contre-attaque à la baïonnette.

Le sous-lieutenant de Castellana, du 4^e bataillon de chasseurs, qui a fait preuve du plus grand courage au cours du combat du 20 août: Ayant pris le commandement de sa compagnie, a tenu tête à l'ennemi pendant cinq heures et a été tué au moment où il venait de le rejeter en arrière par une vigoureuse contre-attaque.

Les sous-lieutenants Devic, Picard, Munier et Guillemain, du même bataillon, qui ont été tués au cours du combat du 20 août, à la tête de leur troupe.

Les citations à l'ordre de l'armée de ces officiers sont les suprêmes récompenses qui puissent être accordées à eux et à leurs familles. Il n'en est pas de plus belles.

Nos aviateurs.

Le général Pan vient de remettre la médaille militaire à l'aviateur Gilbert. Gilbert survolait la région de Mulhouse, quand une panne le força de descendre à portée des balles. Heureusement son moteur repartit et Gilbert put atterrir près des lignes françaises; il avait auparavant jeté tous ses projectiles. Son appareil était criblé de balles. Gilbert, blessé au bras, va se guérir à Limoges, mais compte repartir bientôt.

Le caporal aviateur Finck, qui détruisit, au hangar de Frascaty à Metz, un Zeppelin et deux aéroplanes, a été nommé sergent.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La vie à Paris. — 29 août, beau temps.



Coup d'œil en arrière. — Samedi 1^{er} août. Paris, fiévreux, s'ennuie; c'est toujours la vie normale, mais hâtive, pressée, inquiète. Quatre heures du soir. En autobus, à l'angle de la caserne de la Tour-Maubourg, bordée d'une longue queue de mobilisables, attendant, livrés à la main. Quelle est donc cette grande affiche plane qu'enchevêtre de coller deux soldats?

Ordre de mobilisation générale. Sur la plateforme de l'autobus, on devient grave: « Cette fois, ça y est! On est tiré, tant mieux! »

Le premier et le deuxième jour. Quels changements formidables dans Paris! Les abords des gares sont noirs de la foule des partants, qui se pressent contre les grilles pour entrer comme ronte à goutte dans la grande cour vide, gardée militairement. Rue d'Amsterdam, dans ce quartier si pimpant, si féminin, entre la rue de la Paix et Montmartre, c'est une descente compacte vers le Nord-Sud pour la gare de Lyon, de rudes gaillards aux figures bruniées, appelés d'on ne sait quelles régions lointaines. Dans le déchirement des adieux, malgré les larmes et les pauvres yeux rougis, Paris est admirable de sérieux et de confiance.

Troisième et quatrième jour. Décidément, les réservistes veulent partir « avec le sourire », et quitter en gaieté la vie civile. Il y en a même qui exagèrent; quelques bombes, mes amis, dans certaines rues! Devant la gare Saint-Lazare un grand Breton, adossé à un réverbère, sa valise à terre, pleure comme un petit enfant parce qu'une vieille dame lui a pris le fiacre qu'il appelait... et qu'il n'arrivera jamais à temps à Bercy-Ceinture. Très sagement le préfet de police fait fermer à huit heures les bistros.

Maintenant. Les réservistes et les territoriaux sont partis: le charcutier du coin a fermé, il est à Verdun; le crémier d'en face aussi, il est à Langres. Les femmes courent sur le pas des portes; les enfants jouent à grands cris. Le soir, les voisins se réunissent, on sort toutes les chaises, on s'assoit même sur le trottoir. On se communique les lettres trop rares qui viennent du front, pendant que s'éloignent de leur soupir galop les camelots qui hurlent la presse.

L'inquiétude en Allemagne. — D'après les nouvelles qui parviennent de Berlin à Stockholm, l'invasion de la Prusse orientale par les Russes cause une réelle émotion. On s'y montre très préoccupé, notamment par l'ardeur des sentiments germanophobes montrés par les Polonais.

On confirme, d'autre part, que 1.200 bateaux allemands sont désarmés à Hambourg. La population de cette ville est très abattue. On prévoit des ruines nombreuses.

Un volontaire boer. — On annonce du Cap que le fils du général Botha, qui n'a que dix-sept ans, a quitté le lycée et s'est engagé dans un régiment anglais, en partance pour le théâtre de la guerre.

« La France dit la vérité. » — Le journal *The World*, de New-York, publie un article de fond ayant pour titre: « La France dit la vérité », qui a pour objet de mettre au point les informations tendancieuses, relatives à la guerre, qui émanent de l'ambassade d'Allemagne et dont le crédit commence à diminuer.

Prisonniers allemands. — On mande de Clermont-Ferrand qu'un convoi comprenant 50 prisonniers de guerre et 111 « suspects », dont 18 femmes, est arrivé dans cette ville.

Un convoi de prisonniers comprenant 220 réservistes de l'infanterie bavaroise et 20 officiers, pour la plupart des lieutenants de cavalerie de l'armée active, est arrivé à Aurillac.

Au Puy on vient de recevoir 350 prisonniers allemands. Ils ont été escortés, baïonnette au canon, par des soldats du dépôt, et internés dans les bâtiments du collège de Paradis.

Matériel allemand apporté à Vincennes. — Du matériel enlevé aux Allemands au cours

de différents combats en Alsace et en Lorraine a été amené à Vincennes.

De nombreux curieux, accourus en toute hâte, virent défilér des canons, des caissons de munitions et une voiture remplie de lances et de fusils. Toutes ces prises ont été remises au Vieux-Fort.

Une automobile enlevée aux Allemands. — Devant un restaurant de la rue Montmartre, une foule de curieux stationnait, hier soir, autour d'une automobile, double phaéton, sur laquelle se trouvaient trois sous-officiers belges. L'un d'eux, qui appartient à un régiment des guides, était coiffé d'un képi de sous-lieutenant de chasseurs à cheval français, ramassé sur le champ de bataille, pour remplacer le sien, perdu dans le combat.

La voiture qu'ils montaient avait été enlevée aux Allemands par les trois sous-officiers belges, qui sont venus la mettre à la disposition de l'autorité militaire, à Paris. La foule leur a fait une ovation.

Une explication. — Un vrai mot de théâtre rapporté par un vieux Lorrain qui l'a entendu et rapporté à un de nos confrères.

Un officier et trois soldats allemands, faits prisonniers, sont amenés au village. L'officier a l'air furieux. Les soldats sont souriants. Un habitant dit en allemand à l'un d'eux:

— Il a l'air bien fier le lieutenant.

Le soldat:

— C'est qu'il a mangé. Et nous, nous avons faim.

Héroïsme d'un jeune garçon. — Il faut citer cet acte admirable d'un garçon de seize ans, employé dans une ferme d'un village de l'Est. Il revenait à la ferme quand des uhlands en patrouille l'arrêtèrent:

— Où sont les Français?

Le jeune homme avait vu les nôtres massés dans un bois voisin. Il répondit:

— Je ne le sais pas.

— Tu ne veux rien dire? Tu seras fusillé.

Et les uhlands l'empoignent, l'attachent contre un arbre, et le mettent en joue. Cependant l'officier l'interroge encore. Le jeune garçon ne se trouble pas: il maintient ses affirmations. Convaincus, les uhlands abaissent les armes. L'enfant héroïque est aujourd'hui à Paris.

Blessé et pas content. — Il est désolé le pauvre petit soldat. — Pourquoi? — Parce que, dit-il, il a été mal blessé! Il a été atteint par une pierre et non par une balle!

L'instituteur-trompette. — Dans un petit village de chez nous, le garde champêtre est parti à la guerre: celui qui le remplace est vieux; il ne sait pas lire, et sa voix est cassée.

Comment satisfaire le désir de savoir de tous ces braves gens qui, dans ce pays perdu, loin de la frontière, attendent anxieusement les nouvelles?

C'est l'instituteur qui, n'ayant plus l'âge de partir, s'est dévoué pour la besogne. Quand une dépêche lui parvient, il enroule une trompette, rassemble la foule, et fait la lecture. Il n'est pas très entraîné. Il lui arrive de faire de fausses notes.

Mais le cœur y est, n'est-ce pas?

Trop bavard. — La discrétion que l'on doit exiger de nos soldats, et, d'autre part, le besoin d'épanchement naturel de ceux qui sont au loin, entrent souvent en opposition. De là cette singulière et touchante anecdote que raconte un de nos confrères:

« Une jeune Parisienne recevait, avant-hier, une enveloppe où elle reconnut l'écriture de son mari, actuellement à la frontière; elle l'ouvrit en hâte, espérant trouver des nouvelles; mais de lettre point. Seulement une main étrangère avait écrit sur le coin de l'enveloppe: « Madame votre mari se porte bien, mais il est trop bavard! »

La jeune femme comprit alors que la lettre de l'absent, trop fertile en détails, avait dû être interceptée, mais que l'on n'avait pas voulu néanmoins la laisser sans nouvelles.

ÉPOPÉES

UN HUSSARD DE BERCHENY

(1799)

En prenant le commandement des cinquante hommes qu'une circonstance extraordinaire plaçait sous mes ordres, moi, simple hussard, âgé de dix-sept ans, je résolus de prouver à mes camarades que, si je n'avais encore ni expérience, ni talent militaire, j'avais au moins de la valeur. Je me mis donc résolument à leur tête et marchai dans la direction où je savais que nous trouverions l'ennemi.

Nous cheminions depuis longtemps, lorsque nos éclaireurs aperçurent un paysan qui cherchait à se cacher. Ils coururent à lui, l'arrêtèrent et l'amènèrent. Je le questionnai; il venait, paraît-il, de 4 à 5 lieues de là, et prétendait n'avoir rencontré aucune troupe autrichienne. Mais se voyant saisi par les cavaliers dont les carabines venaient d'être armées devant lui, il fut pris d'une telle frayeur qu'il me jura de dire tout ce qu'il savait. Il nous déclara qu'il y avait, à une lieue de nous, plusieurs régiments autrichiens cantonnés dans les villages et qu'une centaine de hussards de « Barco » se trouvaient dans un hameau que nous apercevions à une petite distance.

Après avoir entendu ces renseignements, je pris à l'instant ma résolution. J'ordonnai donc au paysan de nous conduire en faisant un détour et lui promis de le laisser aller dès que nous serions de l'autre côté du hameau.

De grandes haies masquaient notre mouvement. Nous tournons complètement le village et apercevons au bord du petit étang l'escadron autrichien faisant boire ses chevaux. Tous les cavaliers portaient leurs armes, selon l'usage des avant-postes; mais les chefs des « Barco » avaient négligé une précaution essentielle à la guerre qui consiste à ne faire boire et débrider qu'un certain nombre de chevaux à la fois et à ne laisser entrer les pelotons dans l'eau que les uns après les autres, afin d'en avoir toujours la moitié sur le rivage, prêts à repousser l'ennemi. Se confiant à l'éloignement des Français et à la surveillance du poste placé en tête de village, le commandant ennemi avait jugé inutile de prendre cette précaution: ce fut ce qui le perdit.

Dès que je fus à cinq cents pas de l'étang, je fis lâcher notre guide qui se sauva à toutes jambes pendant que, le sabre à la main, et après avoir défendu à mes camarades de crier avant le combat, je me lance au triple galop sur les hussards ennemis, qui ne nous aperçurent qu'un instant avant que nous fussions sur la rive de l'étang.

Les berges de l'étang étaient presque partout trop élevées pour que les chevaux pussent les gravir, et il n'existait de passage praticable que celui qui servait d'abreuvoir au village.

Mais plus de cent cavaliers étaient agglomérés sur ce point, ayant tous la bride au bras et la carabine au crochet, dans une quiétude si parfaite que plusieurs chantaient. Qu'on juge de leur surprise! Je les fais assaillir tout d'abord par un feu de mousquetons qui en tue quelques-uns, en blesse beaucoup et met aussi une grande quantité de leurs chevaux à bas. Le tumulte est complet.

Néanmoins, le capitaine, ralliant autour de lui les hommes qui se trouvent le plus près du rivage, veut forcer le passage pour sortir de l'eau et faire sur nous un feu qui, bien que mal nourri, blessa cependant deux hommes. Les ennemis fondent ensuite sur nous; mais le sous-officier Pertelay ayant tué d'un coup de sabre leur capitaine, les « Barco » sont refoulés vers l'étang.

Plusieurs veulent alors s'éloigner de la

mousqueterie et gagnent l'autre rive, mais un bon nombre d'hommes et de chevaux se noient et ceux des cavaliers qui parviennent de l'autre côté de l'étang, ne pouvant faire franchir la berge à leurs chevaux, les abandonnent et se sauvent en désordre dans la campagne.

Les douze hommes de la grand'garde accourent au bruit, nous les sabrons et ils fuient aussi.

Il me serait impossible de décrire la joie de mes camarades et les félicitations qu'ils m'adressaient pendant leur retour; tout se résumait en ces mots, qui, selon eux, exprimaient le *nec plus ultra* des éloges: « Tu es vraiment digne de servir dans les hussards de Bercheny, le premier régiment du monde! »

Général DE MARBOT.

(Mémoires.)

POUR LES FAMILLES DES SOLDATS

Le rapatriement. — Les billets pour la province, obtenus par l'intermédiaire des mairies, sont payés à demi-tarif, et pour les enfants à quart de place; le complément de prix est porté par les compagnies au débit de la guerre.

En outre, depuis le 28 août, les sociétés d'originaires de province à Paris qui ont déposé leurs statuts au ministère du travail peuvent retirer, au ministère des travaux publics, des carnets de bons individuels pour le rapatriement de leurs compatriotes dont la guerre a restreint les ressources. Contre la remise de chaque bon, les compagnies de chemins de fer délivreront des billets à quart de tarif et pour les enfants au-dessous de sept ans des billets à un huitième de tarif.

Mentionnons parmi ces sociétés, la société philanthropique de Savoie, la société de secours mutuels de Saône-et-Loire, les Enfants de la Loire-Inférieure, les Originaires du massif central, les Originaires de la Bordogne, les Enfants du Gard, les Pupilles des Pyrénées, les Limousins, la Stéphanoise de Paris, les Bretons.

Les colonies de vacances. — L'œuvre des colonies de vacances de la Chaussée du Maine qui envoie chaque année plusieurs milliers d'enfants dans le Loiret, dans le Puy-de-Dôme, dans la Manche, s'occupe en ce moment d'envoyer des enfants à la campagne et à la mer.

Un comité franco-américain s'est formé pour venir en aide aux œuvres créées pour mettre à l'abri des horreurs de la guerre les enfants et les jeunes filles qui se trouvent dans la zone des opérations. Il donnera son concours à celles qui lui paraîtront organisées pour donner à ces enfants et à ces jeunes filles, à la campagne, pendant la durée de la guerre, les meilleurs soins en rapport avec leur âge.

Les soupes. — A la mairie du 9^e arrondissement, on distribue chaque jour de 1,500 à 1,600 soupes. Les repas peuvent être emportés par chacun, à la table de famille.

Les réfugiés. — Par les soins de la préfecture de police et de la municipalité du 2^e arrondissement, les réfugiés venus de Belgique ont reçu des bons de repas et de logement. Le maire du 10^e a fait installer dans une école voisine de la gare du Nord une cuisine et un réfectoire; on a réquisitionné les chambres de plusieurs hôtels du quartier.

Des mesures identiques ont été prises à la gare de l'Est où sont arrivés de nombreux réfugiés venant des environs de Briey et Longwy.

Les organisations corporatives. — Le personnel de la compagnie parisienne de distribution d'électricité a formé un comité de solidarité qui a demandé à chaque agent de s'imposer, pendant toute la durée de la guerre, une contribution mensuelle calculée d'après un pourcentage progressif sur le salaire de chacun.

La reprise du travail. — La chambre syndicale des terrassiers annonce aux terrassiers la réouverture des travaux et les invite à s'inscrire. Le travail sera payé au tarif. « Dans les circonstances actuelles, ajoute la note, l'union devant se faire partout, les non syndiqués peuvent se présenter; il y a du travail pour tous ».

LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION

par HENRIOT.



Cannibales lisant les journaux d'Europe.

— Hi... hi... hi... Allemands traitaient nous de sauvages!... nous petits moutons à côté d'eux!



— Combien en avez-vous fusillé, ce matin?

— 12 hommes, 16 femmes, 8 enfants.

— C'est bien... annoncez une victoire!

LA BONNE TOUR

Qu'elle eut d'ennemis, jadis! Tous les artistes, tous les littérateurs, tous les simples amis de Paris la détestèrent et la maudirent. C'était une hideuse attraction foraine, un clocher en boîtes à sardines, un épouvantail à nuages...

Seuls, les pioupous la trouvaient belle cette tour Eiffel, et allaient la voir, le dimanche... Par prescience, peut-être?... Et la voici devenue soudain, sublime et sainte...

Elle est notre phare au milieu de la rafale, notre leur sur nos ténèbres...

D'abord, avec le drapeau qui la domine, elle élève jusqu'au ciel nos trois couleurs et les fait ainsi flotter à leur place.

Et puis, si loin qu'ils soient, là-bas, dans l'Est, c'est elle qui, jour et nuit, parle à nos soldats, leur envoie de l'amour, de la confiance, du courage. Et c'est à elle que, nuit et jour aussi, nos soldats, en réponse, envoient de la gloire, de l'héroïsme — et des victoires...

Elle est silencieuse, et c'est tout juste si l'on entend autour d'elle un grésillement léger, le petit bruit sec et discret de la T. S. F. Mais qu'elle sait de choses, malgré son silence!

Aussi avec quelle angoisse, avec quel émoi, à chaque minute de la journée, nous élevons les regards vers elle pour l'interroger, pour la supplier de nous dire les nouvelles, les nouvelles attendues, les bonnes, les grandes nouvelles!

Que se passe-t-il là-bas?... Sœur Anne! Sœur Anne!

Et je connais une bonne maman qui tous les jours, pieusement, fidèlement, va s'asseoir tout près de la Grande Tour et demeure là, recueillie et attentive.

Il lui semble qu'elle est ainsi plus près de son fils, un petit sous-lieutenant de vingt ans, qui est là-bas... Où est-il? Elle ne sait pas... Mais la tour, la Grande Tour le sait...

REVUE DE LA PRESSE

Le Petit Méridional. — Nous avons tout intérêt à retarder les batailles décisives au lieu d'en brusquer l'avancement par une hâte inconsidérée. Si l'Allemagne a la hantise de vouloir en finir avec nous pour, quatre semaines après, se retourner contre la Russie, nous devons avoir l'adresse de gagner du temps pour déjouer ses calculs et permettre à nos alliances de rendre le plein de leurs concours.

L'Echo d'Oran. — La bataille gigantesque qui s'engage de Bruxelles à Bâle, sur un front de plus de 400 kilomètres, la plus formidable bataille qui se soit livrée dans l'histoire mondiale, nous donnera, nous n'en doutons pas, la supériorité manœuvrière, la supériorité de la tactique, la supériorité du commandement, c'est-à-dire la victoire.

La Dépêche algérienne. — L'Alsace et la Lorraine saluent nos troupes, non pas seulement comme des vainqueurs couverts de gloire mais comme des libérateurs toujours espérés, qui les reconduiront dans le giron de leur mère, la France, et leur feront oublier, en un transport d'effusion fraternelle, les longues années de martyre et d'oppression.

L'Union républicaine (de Sétif). — Ceux qui doutaient du loyalisme de nos braves amis musulmans doivent maintenant reconnaître complètement leur erreur, le monde musulman, en effet, a senti son cœur battre avec le cœur de la France, à l'appel du pays menacé; au cri de leur patrie adoptive, ses enfants se sont levés; en masse ils ont demandé à s'enrouler sous nos drapeaux.

La Dépêche de Constantine. — On professe, en Allemagne, le plus profond dédain pour l'armée belge.

— Si elle fait mine de résister, disaient en goguenardant les officiers du haut état-major, on enverra contre elle les pompiers de Dusseldorf.

Pour comprendre le sel de cette plaisanterie, il faut savoir qu'en Allemagne les pompiers de Dusseldorf ont la réputation bouffonne qu'on avait faite chez nous jadis aux pompiers de Nanterre.

On commence à s'apercevoir, en Allemagne que les pompiers de Dusseldorf n'eussent point suffi.

L'Echo d'Alger. — Les rapports des autorités françaises sur la conduite des Allemands continuent à signaler de nombreux actes de brutalité injustifiés de la part des Allemands sur la population civile, dans les communes frontalières, tels que meurtre des habitants, incendie des maisons, etc.

Un général de brigade signale qu'un hussard français, fait prisonnier, a été égorgé par des soldats allemands, devant les habitants d'une commune d'Alsace qui en ont témoigné.

La Tribune bônoise. — Par sa magnifique bravoure, l'armée belge a bien servi la cause de la Paix et de l'Humanité. Aujourd'hui l'armée française est avec elle. Nos drapeaux flottent en ce moment à côté de ses drapeaux; nos soldats sont frères d'armes de ses soldats. Avec eux nous soutiendrons les mêmes principes, nous défendrons les mêmes droits: la liberté et l'indépendance des peuples.

L'Auto. — En 1870, après vingt-sept jours de lutte, la partie était perdue; pas une place forte n'avait résisté. Encore quinze jours et Paris allait être investi. La France était aussi usée, aussi épuisée, aussi finie que lorsque Paris capitula et que la paix fut enfin signée.

En sommes-nous là, ô pâles et stupides neurasthéniques?

L'Action française. — Il importe que les paniquards nous fient la paix et que le conciliabule des lièvres assemblés dans un coin de la clairière ne nous gêne point la vue des lions. « Place aux géants », dit l'Anglais Wells.

Le Gérant: G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.